

LES FANATIQUES

Histoire de l'Armée rouge japonaise

Du même auteur

Une tradition de la haine
(avec Tristan Mendès France)
Éditions Paris-Méditerranée, 1999

La Maladie n° 9
(avec Tristan Mendès France)
Berg International Editions, 2001

MICHAËL PRAZAN

LES FANATIQUES

Histoire de
l'Armée rouge japonaise

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

Ce livre est édité par Patrick Rotman

ISBN 2-02-048686-5

© Éditions du Seuil, mai 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

À la mémoire de mon grand-père

Prologue

À l'aube du 19 janvier 1969, la tour rougissante de l'amphithéâtre Yasuda se détache sur un ciel blanc, comme le donjon vacillant d'un château médiéval assiégé. Après six mois d'occupation, les locaux de Todai (*Tokyo Daigaku*), la plus prestigieuse université du Japon, sont dévastés et le mouvement étudiant vit sa dernière heure. Au sommet du donjon, depuis trois jours l'aiguille de la grande horloge s'achemine vers un dénouement désormais inévitable. Sur le toit, où s'est retranché l'ultime bastion de résistance – environ 1 500 étudiants et lycéens –, se tient leur chef, Kiyoshi Imai^a. Coiffé d'un casque blanc, le visage masqué par une écharpe, il donne ses dernières instructions à ses troupes. Au bas de la tour, dans leurs armures noires, protégés par les casques de samourais et les boucliers de Plexiglas, les 8 000 policiers des forces spéciales du *Kidotai* (garde mobile) se

a) Kiyoshi Imai fut l'un des principaux leaders du mouvement étudiant de 1968. Né en Mandchourie en 1939, il entre en 1958, après une brillante scolarité, dans le très prisé département de médecine de l'université *Todai* et prend la direction de la mouvance maoïste (Ligue marxiste-léniniste) de l'université. Il occupe ce poste durant dix ans. En janvier 1969, après un an de lutte intensive, il conduit le dernier bastion de résistance. Il est inculpé et mis en prison. Il quitte l'université de Tokyo en 1970 avec son diplôme de médecin, et fraye un temps avec le *Sekigun*. Mais Imai est davantage un humaniste qu'un révolutionnaire. Il quitte rapidement l'organisation qui s'engage dès lors dans le terrorisme. En 1971, il crée une association de jeunes médecins dont l'objectif est d'établir au Japon un système de protection sociale en faveur des plus démunis. À partir des années 80, il entame une carrière politique. Il sera élu sénateur du Parti socialiste japonais en juillet 1992. Après un bref passage à la tête de la section de Nagano, il quitte le Parti socialiste en 1996 et entre au Parti démocratique japonais (centre gauche). Il est élu sénateur en 1998 et occupe toujours cette fonction.

préparent à donner l'assaut, celui qui mettra fin au désordre engendré par le plus violent et le plus déterminé des mouvements étudiants qui ont fait vibrer, partout dans le monde, l'année 1968. Les drapeaux rouges flottent encore comme un défi persistant au sommet de la tour. Les barricades cimentées qui entouraient le campus et empêchaient l'accès aux étages supérieurs de l'amphithéâtre sont partiellement détruites.

Kiyoshi Imai et ses combattants ne se font plus guère d'illusions. Après avoir essuyé le bombardement par hélicoptère de gaz lacrymogènes et de gaz toxiques, les jets de puissantes trombes d'eau lancées par des canons installés dans les cars blindés qui campent au pied de la tour, les étudiants, venus de différentes universités du pays et de toutes les tendances des Conseils de lutte inter-facultés (*Zenkyoto*), sont épuisés et désarmés. Ils savent maintenant qu'après une nuit blanche passée à lancer des cocktails Molotov et des bouteilles d'acide sur les forces de police, le donjon tombera bientôt. Au pied de la tour, quelques foyers brûlent encore, mais les flammes ont baissé d'intensité.

Ichiro Kato, le recteur de l'université, qui a demandé l'intervention de la police, a préféré l'affrontement à la négociation avec les syndicats étudiants. Il observe de loin le jour se lever sur la tour. Il tient sa victoire. Il espère simplement qu'on pourra encore éviter les pertes humaines. Si des étudiants devaient mourir au cours de l'affrontement final, l'opinion publique pourrait une nouvelle fois se retourner, et le mouvement étudiant reprendre son souffle...

Mais à 8 heures du matin, les forces de police, qui ont foncé à l'intérieur du bâtiment et grimpé dans la tour, gagnant salle après salle, étage après étage, sont parvenues jusqu'au toit où se livrent encore quelques combats sporadiques. Les étudiants, épuisés, démunis, finissent par rendre les armes. La défaite se solde par 768 arrestations. Les blessés sont nombreux : 170 parmi les forces de police, 47 dans le camp étudiant. Comme des prisonniers de guerre, les bras croisés sur la tête, les étudiants marchent en file indienne vers les fourgons blindés. Puis le calme revient. Et la pluie vient éteindre les dernières braises sur le parvis.

À l'intérieur comme à l'extérieur, l'amphithéâtre ressemble à un champ de ruines. Par terre sont répandus les vestiges de la

PROLOGUE

bataille urbaine : barres de bambou utilisées par les étudiants lors des combats rapprochés, débris de barricades, de portes enfoncées, de cocktails Molotov. Ici et là, des taches de sang et les casques de protection frappés des sigles des différentes factions du mouvement étudiant : le casque blanc des trotskistes *Kakumaru* (marxistes révolutionnaires), le casque jaune des Jeunesses communistes et démocrates, le casque bleu du Front étudiant anti-impérialiste, le casque rouge et blanc du FSL (Front socialiste de libération).

Appartenant à une faction jusqu'alors inconnue, un casque s'est glissé au milieu des casques rouges de l'Internationale étudiante prolétarienne qui jonchent le sol. Le casque est rouge, lui aussi, mais frappé d'un idéogramme noir. Le noir de l'anarchie et le rouge de la gauche révolutionnaire ; le noir de la poudre à canon, tracé à gros traits sur la couleur des bains de sang. Son nom : *Sekigun*. L'Armée rouge.

Rengo sekigun
L'Armée rouge unifiée

1969-1972

Trente ans après...

Avril 2000, banlieue de Yokohama. Satoru Saishu avale une lampée de thé et repose sa tasse d'un geste précis, méticuleux. « C'est comme ça que tout a commencé. À l'époque, entre 1968 et 1969, j'étais professeur de biologie à l'université de Todai, l'université réservée aux futurs cadres de la nation^{1*}. » Un sourire illumine soudain son visage. « C'était un jour du mois de mai 1968. Je me suis enfermé avec mes soixante-quinze élèves, et nous avons ensemble improvisé une assemblée générale. J'étais encore très jeune. J'avais presque l'âge de mes élèves, et c'était mon premier poste. Je me suis retrouvé avec eux derrière les barricades. » Un mois plus tard débutait le boycott de l'université. Le professeur désormais âgé, duquel se dégage une étonnante sérénité, prend visiblement plaisir à se replonger dans ses souvenirs. Toujours professeur de biologie, Satoru Saishu enseigne à présent à l'université de Yokohama, non loin de la maison où il vit avec sa femme, le long d'une route bordée de cerisiers en fleur. Le mouvement de Todai, le second pôle de la contestation, a commencé par le département de médecine, où enseignait Satoru Saishu. Avec l'engagement des étudiants de

* Les notes numérotées sont rassemblées en fin de livre, p. 259-263.

médecine, explique-t-il, censés composer l'élite de la nation, le mouvement étudiant s'est politisé, puis radicalisé. « À Today, les leaders s'appelaient Kiyoshi Imai et Yoshitaka Yamamoto. Dans ma classe, il y avait également une jeune femme, Mokoto Abe, qui a animé un temps le *Zenkyoto* (syndicat étudiant) du département de biologie. »

« C'était ma première année à l'université », se souvient l'ancienne étudiante en médecine, aujourd'hui directrice de deux hôpitaux de Yokohama, et qui occupe depuis peu d'importantes responsabilités au sein du Parti socialiste japonais. « Pour moi, me confie-t-elle quand je la rencontre quelques jours après m'être entretenu avec son ancien professeur de biologie, c'étaient des années excitantes et pleines d'espoir. Et surtout, j'étais jeune ! j'avais 19 ans². » Mokoto Abe n'a rien changé de ses convictions. Comme aux premières heures du mouvement étudiant, elle lutte toujours contre les discriminations que subissent les minorités étrangères (surtout coréennes, chinoises et philippines) au Japon. Elle rit à gorge déployée en se remémorant l'arrivée des CRS du *Kidotai* à la gare de Shinjuku, le soir du 21 octobre 1968. « Nous courions à toutes jambes, poursuivis dans les rues par les policiers. C'était comme un jeu... »

Ce soir-là, à Shinjuku, au centre de Tokyo, s'étaient rassemblées plusieurs dizaines de milliers d'étudiants qui protestaient contre l'acheminement du napalm vers le Vietnam. « Pour transporter le napalm vers les bases américaines telles que celle de Yokota, au sud du pays, témoigne Yasuo Oizumi, un ancien étudiant de l'université de Chuo, les trains devaient passer par la gare de Shinjuku. Les étudiants avaient pensé pouvoir stopper le trafic en détruisant la gare. Plus tard dans la nuit, alors que les combats de rue contre la police battaient leur plein, 20 000 étudiants sont partis manifester devant l'ambassade américaine et ont lancé des cocktails Molotov en criant "Vive les patriotes anti-américains !" »³.

Avec la manifestation destinée à empêcher le départ du navire de guerre américain *Enterprise* vers le Vietnam, qui, le 15 janvier 1968, avait réuni toutes les tendances du mouvement étudiant dans le port de Sasebo, situé à 1 200 kilomètres de Tokyo, Shinjuku fut l'une des plus retentissantes manifestations du mou-

vement étudiant. Et l'une des plus violentes. La brutalité de la police mobile provoqua, à la suite de ces deux manifestations, un soutien massif de la population au mouvement étudiant. Dans les deux cas, il s'agissait pour les étudiants de manifester contre la guerre du Vietnam et la collaboration active du Japon – fournissant en armes et en logistique les armées américaines –, tenu par les accords du Traité de sécurité nippo-américain (AMPO). Accords qui seraient prorogés en 1970, et contre lesquels, comme en 1960, lors de la première prorogation – où s'était illustrée la fameuse *Zengakuren*^a, la puissante centrale étudiante de l'après-guerre –, s'élevaient les « comités étudiants anti-guerre ».

Mais ce qui avait mis le feu aux poudres, ce n'était ni la guerre du Vietnam, ni le Traité de sécurité nippo-américain, ni même la lutte contre les discriminations ou le désir ardent d'émancipation. C'était en fait l'augmentation des frais d'inscription dans les universités. Les premiers troubles commencèrent dès le mois d'avril 1965, avec l'augmentation des frais d'inscription de l'université Meiji de Tokyo – l'université de Fusako Shigenobu, future dirigeante de l'Armée rouge japonaise. Le phénomène se poursuivit au cours des années suivantes, et plus particulièrement en 1968. En janvier de cette année-là, ce fut le tour de l'université de Chuo, où l'éditeur Yasuo Oizumi était étudiant en droit : « Suite à ces augmentations, nous avons organisé des grèves et, en empilant des chaises, des objets métalliques et des bureaux, nous avons construit les premières barricades. Puis nous nous sommes enfermés dans les locaux de l'université. Les premiers à tenter de nous déloger étaient les étudiants d'extrême droite du département de gymnastique. J'ai été arrêté lors des premiers affrontements avec la police, et j'ai passé quelques nuits en prison. À cause de cela, je n'ai pas assisté aux combats les plus violents qui opposaient mes camarades au *Kidotai*. »

Très vite, les plus importantes universités du Japon emboîtent le pas des étudiants de Chuo et se mettent en grève. Mais c'est à Nichidai, la gigantesque université populaire de Tokyo – parent

a) *Zen nihon gakusei jichikai sorengo* (Centrale unitaire des syndicats étudiants inter-facultés).

pauvre de Todai, qui accueille les étudiants défavorisés de province –, que le mouvement change progressivement de nature. À Nichidai, les affrontements avec la police redoublent de violence et prennent une tournure quasi militaire. Akita Meidai, un étudiant non affilié de Nichidai, membre du Front de libération étudiant, révèle un trou de 2 milliards de yen dans le budget de l'université, détournés par les dirigeants qui avaient, non sans cynisme, augmenté les frais d'inscription. « Le trou dans la caisse de l'université fut donc à l'origine des révoltes. On apprit par la suite que certains professeurs touchaient des pots-de-vin et “vendaient” les examens. La lutte débuta par des réunions de classes, puis des réunions générales dans les deux facultés. Malgré la répression, les premières manifestations purent avoir lieu et, en avril 1968, le conseil de lutte de Nichidai demanda aux autorités de reconnaître dans les faits l'autogestion étudiante. Cette demande restant sans réponse, en juin, 20 000 étudiants entourèrent la faculté des sciences économiques et l'occupèrent. Les étudiants fascistes de la faculté d'éducation physique intervinrent, organisés en commandos. La grève se communiqua à toutes les autres facultés. Malgré l'intervention des gardes mobiles, suivie de 130 arrestations, l'université resta paralysée. En septembre, le président [de l'université] Furuta fut contraint de négocier⁴. »

Akita Meidai, l'étudiant qui avait dénoncé le trou de 2 milliards de yen, devint dès lors le porte-parole et la figure symbolique de l'ensemble du mouvement étudiant. Satoru Saishu l'appelle « le Cohn-Bendit japonais ». « Nichidai, explique aujourd'hui Akita, était appelée “l'université mammouth du Japon”. C'était une université qui pouvait accueillir 100 000 étudiants ; une usine capable de produire une main-d'œuvre de qualification moyenne à peu de frais. À Nichidai, tout activisme politique était strictement interdit. Avec mes camarades, nous réclamions une clarification du budget de la faculté et la liberté d'expression qui nous était interdite ; nous nous sommes rassemblés et nous avons décidé de nous appeler *Zenkyoto*^b. Ce que nous voulions, ajoutait-il simplement, c'était la justice⁵. »

b) *Zenkoku Kyoto kaigi rengo* (Conseil de lutte inter-facultés).

« À l'époque, témoigne Oizumi, l'ancien étudiant de Chuo, les universités nous élevaient comme du bétail, comme des machines productivistes et non des citoyens autonomes. Et si le Japon est devenu un pays riche dans ces années-là, dans le reste de l'Asie et particulièrement au Vietnam, c'était loin d'être le cas. D'une injustice à l'autre, nous nous sommes élevés contre celle qui frappait les Vietnamiens. Nous avons appris que les Américains utilisaient des armes chimiques contre des populations civiles. Les étudiants japonais ont alors pris conscience, puisque le Japon se chargeait de la maintenance des bases américaines et produisait le napalm, qu'ils contribuaient eux-mêmes à assassiner le peuple vietnamien. Les étudiants japonais n'ont pas pu se taire plus longtemps contre cette injustice, et c'est par cette prise de conscience que le mouvement étudiant s'est opposé à la guerre du Vietnam. »

« L'opinion publique soutenait jusque-là activement le mouvement étudiant⁶ », se souvient le sénateur du Parti démocratique japonais Kiyoshi Imai, à l'époque l'un des deux principaux animateurs du *Zenkyoto* de Todai. « Les gens envoyaient de l'argent aux *Zenkyoto*. Je me souviens même qu'un jour un collégien m'a envoyé tout son argent de poche. Environ 5 000 yen. Autour de Todai, les petits restaurants nous faisaient parvenir clandestinement de la nourriture pendant l'occupation des locaux de l'université. Mais après l'évacuation de Todai, et l'échec de la lutte contre la prorogation du Traité de sécurité nippo-américain, nous avons perdu le soutien de l'opinion publique. »

Contrairement au premier mouvement de 1960, dont l'efficacité reposait sur l'unité du *Zengakuren* et son fonctionnement démocratique, les *Zenkyoto* du mouvement de 1968 étaient composés d'une multitude de groupuscules d'extrême gauche autonomes et souvent antagonistes. En 1969, les *Zenkyoto* éclatèrent, sombrant dans la confusion, la clanisation, et la confrontation des différentes factions qui les composaient. Pour Oizumi, comme pour la plupart des vétérans de 1968, « c'est la violence qui a discrédité le mouvement étudiant » ; elle a fait perdre le soutien de la population et reculer toutes les avancées démocratiques conquises au cours du mouvement étudiant. Pour tous, elle est incarnée par le *Sekigun* (Armée rouge). « Quand cette violence a

pris le pas, ajoute Oizumi, une violence monstrueuse, insoupçonnée, tout le reste a été balayé. »

La violence du *Sekigun*, à rapprocher de celle des films « *Pink* »^c – ces films indépendants qui, à la fin des années 60, mêlent pornographie et ultraviolence, et qui fourniront quelques bataillons aux troupes de l'Armée rouge japonaise –, est aussi l'expression d'une révolte sociale née avec le mouvement étudiant, qui s'oppose à l'idéologie du Japon industrialisé de l'après-guerre, à son fameux « miracle économique ». Un miracle en décalage avec la réalité quotidienne puisque, au début des années 60, le revenu moyen d'un Japonais est comparable à celui d'un Cubain. Il n'atteint que 40 % du revenu d'un Anglais, et seulement 15 % de celui d'un Américain. Dans cette société policée, illusionniste, véritable *Alphaville* où les ouvriers, les employés, les étudiants sont accueillis sur leurs lieux de travail par des slogans enregistrés à la gloire de la productivité et de la sanctification du groupe, la jeunesse en rébellion s'oppose aux mots d'ordre de la productivité effrénée. « Santé, gaieté, responsabilité, participation », « Tous unis comme des pétales de rose »,

c) Les « *Pinku eiga* » (« *Pink Films* ») – ou « *sexploitation* » japonaise – étaient des productions cinématographiques indépendantes qui, du milieu des années 60 au début des années 70, expérimentèrent une nouvelle forme de cinéma mêlant pornographie et violence extrême. Inspirés par les procédés narratifs, l'esthétique et les moyens de production de la « nouvelle vague » (surtout Jean-Luc Godard), les « *Pink Films* » et leurs auteurs sont indissociables de l'histoire de la gauche révolutionnaire japonaise. Ce mouvement cinématographique, certainement le plus extrême qui se développe alors dans les pays industrialisés, est pourtant comparable aux cinémas de Pasolini, en Italie, ou de Fassbinder, en Allemagne, qui développent une même tendance à la subversion, un même goût pour l'onirisme, et une dénonciation de la « morale bourgeoise ». On remarquera que la grille de lecture permettant de comprendre les revendications et l'esthétique de la génération des années 70 au Japon s'applique peu ou prou aux autres pays anciennement de l'Axe. Dans *Eros in Hell*, le critique Jack Hunter dresse une typologie des films « *Pink* » : violence, avant-garde, sadomasochisme, comportements déviants, ultraviolence. L'œuvre la plus célèbre – autant que le testament du mouvement – sera le remarquable *Ai no corida* (*L'Empire des sens*) de Nagisa Oshima, réalisé en 1976. L'influence de cette génération sur la jeune extrême gauche japonaise fut considérable. Une phrase de Hisayasu Sato, l'un des héritiers les plus subversifs de la « *Pink Generation* », en résume la teneur : « Je veux faire un film dont l'influence aurait le pouvoir de conduire les spectateurs à la folie, de leur faire commettre un meurtre. »

« Ayez bon esprit » ou « Travaillez chaque seconde » sont autant de leitmotivs aliénants pour une jeunesse qui a soif d'indépendance et qui refuse l'idéal d'harmonie imposé à toutes les catégories sociales par des élites flottantes. « La jeunesse n'avait pas droit à la parole, mais elle la prend dans la rue, dans les ateliers, dans les universités, dans les lycées. Les "animaux économiques" se refusent à devenir des "monstres économiques"⁷. »

Autre carcan que refuse d'endosser l'étudiant japonais de la fin des années 60 : celui du groupe, du « clan »^d ; modèle social séculaire qui fonde l'unité et l'unicité du peuple japonais. Car, au Japon, le groupe est tout, et, hors de lui, l'individu n'est rien.

La jeunesse étudiante, qui refuse de devenir un réservoir de machines humaines formatées sur l'autel de la productivité et de la communion nationale, confrontée aux crispations qui ne permettent pas aux revendications du mouvement étudiant de pénétrer le tissu social, se radicalise et cède, par étapes, à la tentation de la violence la plus extrême.

« À la différence du plus grand nombre, certains n'acceptent pas "l'harmonie" officielle, faite de discipline et de violence canalisée vers la rentabilité. Quand le modèle du père, qui a fait sa "joie" de la soumission à l'ordre de son entreprise, devient objet d'horreur, le jeune Japonais se découvre dramatiquement seul. En plein désarroi dans un pays dont l'imagination est devenue technique, où peut-il se réaliser ? Dans l'opulence factice et

d) « Le clan a toujours été la base de l'organisation sociale japonaise. Autrefois organisé autour d'une préoccupation militaire, il s'est progressivement tourné vers des objectifs économiques [...]. Nul élément allogène n'est venu perturber cet ordre des valeurs. Autrefois intégré et dévoué à un clan féodal, fier de cette grande famille, dédaignant les clans rivaux ou voisins [...], tout Japonais se reconnaît instinctivement dans ces clans d'un type nouveau qu'a engendrés le monde moderne : l'entreprise, la faction politique, la secte religieuse. Pour [l'entreprise], le salarié est prêt à tous les sacrifices et à tous les enthousiasmes. Dans cet étroit système de référence, la capacité de concentration et d'action commune est extrême. Comme est extrême la fidélité à ce groupe qui vous prend en charge et vous fera progresser en titre et en salaire, sans aucune exception, tout au long de votre vie. Dévouement, foi en l'avenir et considération vont de pair dans cette vie où la qualité la plus prisée est la capacité d'ajustement les uns aux autres, qui n'exclut pas la capacité professionnelle de l'individu, bien au contraire, mais en fait partager les fruits au plus grand nombre. Au Japon, le "nous" est infiniment plus important que le "je" ! » (Jacques Gravereau, *Le Japon au xx^e siècle*, Paris, Seuil, 1993, p. 408, 409.)

dérisoire de la société de consommation ? Dans une imitation hagarde des arts occidentaux ? Alors il décide un beau jour de devenir, selon l'expression des militants de l'Armée rouge, "un soldat de la révolution"⁸. »

Masao Matsuda, qui était étudiant à Nichidai, est un ancien réalisateur de films « *Pink* » et un ancien de l'Armée rouge. Quand je l'ai rencontré, au mois d'avril 2000, il animait une association de soutien aux membres de l'organisation expulsés du Liban dont le procès devant la cour de justice de Tokyo venait de commencer. Masao Matsuda ne regrette rien de sa participation au « terrorisme international ». En trente ans, son soutien au groupe terroriste japonais n'a jamais failli, et il se déclare toujours « anarcho-trotskiste », comme aux premières heures du mouvement étudiant. Mais l'âge l'a rendu lucide, et Matsuda sait aujourd'hui que l'aventure de ses camarades approche de son terme. Lors de nos entretiens clandestins, qui n'échappent cependant pas à la surveillance permanente de la police secrète japonaise, il m'ouvre les portes du mystère qui entoure encore l'incroyable et sanglante épopée de l'organisation révolutionnaire japonaise. « Vous êtes venu ici à un moment difficile, me dit-il. Vous vous êtes intéressé au mouvement étudiant et à des personnages tels qu'Akita Meidai. Eux sont déjà entrés dans l'Histoire. À présent, c'est notre tour⁹. » Après de longues heures passées la nuit en sa compagnie, dans un minuscule bar du Golden Gai de Shinjuku, le quartier mal famé des prostituées, des travestis et des rendez-vous souterrains de la gauche révolutionnaire nippone, Matsuda accepte de me raconter son histoire et, par elle, celle de l'Armée rouge japonaise, la plus violente, la plus meurtrière, mais aussi, à ses yeux, la plus « romantique » des organisations qui s'engagèrent, à l'aube des années 1970, dans le « terrorisme international ». C'est ce témoignage rare, recueilli discrètement une nuit du mois d'avril 2000, qui constitue la première charpente du récit qui suit.

Naissance du *Sekigun*, l'Armée rouge

Le *Zengakuren*, la puissante centrale syndicale étudiante née en 1948, pendant l'occupation américaine, se fractionne, à la fin des années 60, en une multitude de groupes issus de ses cinq branches^e. En 1969, on dénombre ainsi vingt-quatre groupes ou ligues d'extrême gauche dont les discours, de plus en plus radicaux, ont conduit les étudiants formant les *Zenkyoto*, une réédition improvisée et essentiellement « gauchiste » de la centrale syndicale qui avait animé le premier mouvement de 1960, à se livrer des batailles de rue sur fond de cacophonie idéologique. C'est de ce bouillon de culture qu'émerge, au début de l'année 1969, le nom de *Sekigun* ou *Sekigun-ha*, la Faction armée rouge.

Au mois d'août 1969, à l'occasion d'une réunion du *Bundo* (Ligue des communistes)^f, où sont également présents des représentants de groupes plus radicaux qui lui sont affiliés, les militants sont amenés à s'interroger sur la politique à mener, dès lors que le mouvement étudiant sombre dans les divisions et que les arrestations de la police privent la plupart des groupes de leurs dirigeants. Un étudiant de province, membre des Gardes rouges, une des plus radicales factions du *Bundo*, prend la parole et affirme que le mouvement étudiant a perdu la bataille qui l'opposait au gouvernement. Prenant acte de cette défaite, seuls le recours aux armes et la création d'une « armée révolutionnaire » permettront aux étudiants d'extrême gauche de remporter la victoire contre l'« impérialisme japonais ». « La classe opprimée qui ne veut pas prendre les armes et les utiliser est une classe d'esclaves¹⁰. » Dès cette prise de parole qui divise la salle – les uns criant à la trahison, les autres à la révolution –, la vocation internationale de l'organisation terroriste est affirmée : la révolu-

e) Ligue des communistes révolutionnaires ; Groupe marxiste-léniniste ; Ligue des communistes (*Bundo*) ; Mouvement pour la réforme des structures ; PCJ (Parti communiste japonais).

f) La Ligue des communistes, l'un des principaux groupes trotskistes, est née en 1958 ; elle s'était déjà illustrée dans le mouvement étudiant de 1960 contre la prorogation de l'AMPO (Traité de sécurité nippo-américain).

tion sera mondiale et cette « armée rouge » devra conduire la coalition des groupes révolutionnaires qui, partout dans le monde, feront alliance avec elle. « La révolution n'est pas limitée à notre pays, scandent les militants du *Sekigun*, c'est une révolution mondiale ! L'Armée rouge appelle tous les révolutionnaires à prendre les armes et à s'organiser¹¹. »

Cet appel aux armes est aussitôt contesté par les dirigeants du *Bundo* – arguant que la situation sociale du Japon ne permet pas une alternative si radicale et dangereuse – et suivi d'une purge de ses éléments les plus radicaux. Cette purge est l'acte fondateur de l'Armée rouge. Car les éléments expurgés, issus de plusieurs branches radicales du *Bundo*, se réunissent dans une nouvelle structure, qu'il faudra dès lors appeler *Sekigun*. Ses membres adoptent le casque rouge et gravent son front des *kanji* (caractères chinois) permettant de les identifier. Ils se disent « *non-secto* » : c'est-à-dire indépendants ou non affiliés, bien qu'ils recrutent déjà au sein de la Ligue des communistes, dont ils sont issus. « Pour la première fois, se souvient Masao Matsuda, une faction issue du *Zenkyoto* avait intégré le mot *gun*, qui signifie « armée », à son nom. Jusque-là, les noms des différentes factions se terminaient par *domei* (alliance) ou *ha* (faction). Tout le monde fut choqué de cette nouvelle terminologie qui en disait long sur les intentions de cette nouvelle organisation¹². » À ce stade, le gros des troupes de l'Armée rouge est davantage constitué d'étudiants de province venant de milieux défavorisés que de l'élite universitaire. Leur jusqu'au-boutisme vient sans doute de là. Consciemment ou non, ils ont moins à perdre que les meneurs de la contestation, qui commencent déjà à abandonner le militantisme pour rentrer dans le rang, promis à devenir l'élite dirigeante du pays. La popularité du groupe gagne rapidement les campus universitaires. Après les discours théoriques qui ont fini de paralyser le mouvement étudiant, un nouveau groupe radical appelle à une action immédiate.

C'est dans cette confusion apparente que fut tracée la ligne politique du *Sekigun*. La révolution au Japon ne serait qu'une étape. Et peu importait au fond qu'elle échouât (si, comme l'avait prévu le *Bundo*, elle était bien condamnée à l'échec), car

Gérard Boulanger
Papon. Un intrus dans la République, 1997

Patrick et Philippe Chastenet
Citizen Hersant. De Pétain   Mitterrand, histoire d'un empereur de la presse, 1998

François Dubet et Danilo Martuccelli
Dans quelle société vivons-nous ?, 1998

Nelcya Delanoë
Nanterre La Folie, 1998

Christian Baudelot, Marie Cartier et Christine Detrez
Et pourtant, ils lisent !, 1999

Laetitia de Warren
Les Fils de Vulcain. La saga des maîtres de forges, 1999

Michel Wieviorka
Violence en France, 1999

Pierre Favier et Michel Martin-Roland
La Décennie Mitterrand. 4. Les déchirements, 1992-1995, 1999

Philippe Joutard et Claude Th lot
Réussir l' cole, 1999

Georges Mink et Jean-Charles Szurek
La Grande Conversion. Le destin des communistes en Europe de l'Est, 1999

Bernard Violet
Verg s, le maître de l'ombre, 2000

Christian Baudelot et Roger Establet
Avoir trente ans... 1968-1998, 2000

Éric Lemasson
Marchiani. L'agent politique, 2000

Vincent Giret et Véronique Le Billon
Les Vies cachées de DSK, 2000

Albert du Roy
Domaine réservé. Les coulisses de la diplomatie française, 2000

François Dubet et Marie Duru-Bellat
L'Hypocrisie scolaire. Pour un coll ge enfin démocratique, 2000

Jean-Jérôme Bertolus
Les M diaMa tres. Qui contrôle l'information ?, 2000

Jean-Marie Charon et Claude Furet
Un secret si bien violé. La loi, le juge et le journaliste, 2000

Jean-Pierre Davant avec Pierre Boncenne
Notre santé n'est pas un commerce, 2000

Vanessa Schneider
La Déprime des politiques, 2001

Vincent Giret et Bernard Pellegrin
Vingt Ans de pouvoir. 1981-2001, 2001

Florent Leclercq et Pascale Sauvage
Paris à tout prix. Histoires secrètes d'une élection, 2001

Pierre Abramovici (enquête avec Carine Mournaud)
Un rocher bien occupé. Monaco pendant la guerre 1939-1945, 2001

Monique Hervo
Chroniques du bidonville. Nanterre en guerre d'Algérie, 2001

Sylvie Maligorne
Duel au sommet. Jospin-Chirac, cinq ans de guerre, 2002

Cécile Amar et Ariane Chemin
Jospin et Cie. Histoire de la gauche plurielle, 1993-2002, 2002

Jérôme Cathala et Jean-Baptiste Prédali
Nous nous sommes tant haïs. 1997-2002, voyage au centre de la droite,
2002

Denis Pingaud
La Longue Marche de José Bové, 2002

Denis Labayle
Tempête sur l'hôpital, 2002

Patrick Rotman
L'Ennemi intime, 2002

Pierre-Alban Thomas
Les Désarrois d'un officier en Algérie, 2002

Rémi Kauffer
OAS, la guerre franco-française d'Algérie, 2002

Pascal Lamy
L'Europe en première ligne, 2002

Michaël Prazan
Les Fanatiques. Histoire de l'Armée rouge japonaise, 2002

Pascal Boniface
Géopolitique du football, 2002

Hélène Constanty
Le Lobby de la gâchette, 2002